

Poète, essayiste, philosophe et cinéaste, Benjamin Fondane fut assassiné à Auschwitz le 2 octobre 1944. Monique Jutrin illustre la présentation qu'elle fait de son œuvre par deux poèmes inédits datant de 1934-1935. On trouvera aussi page 128 l'annonce d'une exposition qui lui est consacrée.

Benjamin Fondane

Monique Jutrin

Monique Jutrin est vice-présidente de l'association Benjamin-Fondane et responsable de ses publications.

Benjamin Fondane est un auteur atypique, inclassable, qui dérange voire irrite. Certains n'ont perçu que l'aspect négateur de sa pensée, sans voir qu'elle était animée par une exigence : le refus de tout compromis, ce qui explique qu'elle soit restée à distance des systèmes littéraires, philosophiques, politiques de toute nature.

Son œuvre, polymorphe, s'exprime à la fois dans des textes poétiques, philosophiques, critiques, dans le théâtre et dans le cinéma. Elle est marquée par une migration à travers les cultures et les langues, par un dialogue entre les savoirs. Fondane s'est passionné pour tous les aspects novateurs de la pensée de son époque, ne craignant pas de s'aventurer sur les sentiers de l'anthropologie, de la psychanalyse, de la logique et de la physique. C'est ainsi qu'il entretint un commerce intellectuel avec Lévy-Bruhl, Caillois, Artaud, Wahl, Maritain, pour ne citer que quelques noms. Il fut l'un des premiers à voir clair en Heidegger et en Céline, à saluer l'importance des travaux de Bachelard et de Lupasco. Nombreux

sont les auteurs qu'il a marqués de son empreinte : Cioran, Lupasco, Celan, Jean Lescure...

Benjamin Wechsler – le futur Benjamin Fondane – naît en 1898 à Jassy, en Moldavie. Sa mère, Adela Schwarzfild, appartient à une famille d'intellectuels juifs éminents. Grandissant dans l'espace culturel roumain, Benjamin est en même temps enraciné dans le monde juif. Il n'a toutefois jamais été pratiquant. Comme Kafka, il est un de ces Juifs hérétiques du xx^e siècle aux prises avec la tradition juive. Dans un texte de jeunesse, il se réjouit d'être né à Jassy : « Si j'étais né à Bethléhem du temps d'Hérode, j'aurais sûrement été du nombre des enfants massacrés ! » Et de nous assurer qu'il ne sera pas prophète : « C'est un métier qui n'était rentable que dans l'antiquité » Ni antisémite, ajoute-t-il, « bien que ce soit un métier qui rapporte gros aujourd'hui »¹. Sur l'antisémitisme, qu'il a bien connu, il se prononce peu, préférant ne pas s'attarder à un phénomène aussi vil. Et s'il y fait allusion dans son essai sur Baudelaire, c'est pour l'intégrer dans une explication métaphysique du Mal et de l'Ennui.

¹ « Comment je suis né », texte publié dans *Europe*, mars 1998.

UN ÉCRIVAIN PRÉCOCE

Benjamin Wechsler choisit le nom de Fundoianu pour son entrée en littérature. Il laisse une œuvre considérable en langue roumaine : il est actuellement considéré en Roumanie comme un grand poète moderne. Mais Fondane appartient à cette lignée d'écrivains roumains qui se laissèrent séduire par le rayonnement de la littérature française (avec laquelle il s'était très tôt familiarisé). Et c'est ainsi qu'en 1923, à l'âge de 25 ans, il débarque à Paris et devient Benjamin Fondane.

Les quatre premières années en France, de 1923 à 1927, sont particulièrement pénibles. Pour gagner sa vie, Fondane doit travailler dans une compagnie d'assurances, avant d'être engagé comme scénariste aux studios Paramount. En même temps il se forge avec exigence un authentique instrument d'expression littéraire en français. À l'époque où il arrive à Paris, c'est le surréalisme qui domine la scène littéraire. Mouvement en lequel il met beaucoup d'espoirs mais qui ne tardera pas à profondément le décevoir.

En 1933 paraissent simultanément son essai, fort remarqué, *Rimbaud le voyou* et son poème *Ulysse*. En 1936, *La Conscience malheureuse*, un recueil d'articles philosophiques ; en 1937, le poème *Titanic* et, en 1938, son *Faux Traité d'esthétique*, qui contient une critique impitoyable du surréalisme. Il collabore à diverses revues, littéraires et philosophiques, dont *Les Cahiers du Sud* où il tient une chronique, « La philosophie vivante ». Sa rencontre de Léon Chestov, philosophe existentiel juif originaire d'Ukraine, est

benjamin fondane



D.R.

pour lui déterminante : elle infléchit sa vie et son œuvre. Il devient philosophe « pour faire plaisir à son ami Chestov » et encore « pour défendre sa poésie ». Son dernier essai, une œuvre fondamentale, *Le Lundi existentiel et le Dimanche de l'Histoire* (1945) est une publication posthume qui oppose la pensée existentielle à l'existentialisme sartrien.

UN TÉMOIN PARFAITEMENT LUCIDE

Éparses dans l'œuvre, parfois reléguées dans une note de bas de page, certaines remarques témoignent de l'extrême lucidité de Fondane face au drame qui se prépare en Europe. Ainsi, dans une note de *Rimbaud le voyou*², précise-t-il (nous sommes en 1933 !) : « J'appelle Idée tout ce au nom de quoi on fait tuer les Nègres par les Blancs, les Juifs par les Allemands, les communistes par les bourgeois, les trotskystes par les communistes (et j'en passe). Je ne connais pas d'Idée qui n'ait au moins cent mille meurtres sur sa conscience. »

² *Rimbaud le voyou*, Plasma, 1979, p. 168.

Cette lucidité, qui s'accompagne d'une prescience du désastre menaçant le peuple juif, se retrouve dans son œuvre poétique et dramatique. L'action du *Festin de Balthazar* a lieu « de nos jours à Babylone », précise-t-il en 1932. Un personnage juif parle : « Sur l'échelle de Babylone, assis, j'ai pleuré et les soldats m'ont dit : "Il faut travailler, Juif ! Le travail c'est la liberté" ».

Dans l'article « L'homme devant l'Histoire ou le bruit et la fureur »³ on peut lire : « Si quatre siècles d'humanisme et d'apothéose de la science n'ont abouti qu'au retour des pires horreurs [...] la faute n'en revient certainement pas à ce contrehumanisme noble qui avait prévu le désastre et dont se détachent les figures prophétiques d'un Luther, d'un Kierkegaard, d'un Chestov, voire d'un Nietzsche. La faute est peut-être celle de l'humanisme lui-même, qui avait trop manqué de pessimisme, [...]. Un humanisme qui n'aurait pas surestimé la raison n'eût certainement pas mis tous les atouts de la science entre les mains de ceux à qui on refuse aujourd'hui jusqu'au don de la raison! » Et de conclure : « L'histoire n'est plus à la mesure de notre raison, mais à la mesure de Dieu ».

UN INDOMPTABLE COURAGE

Ayant obtenu la nationalité française en 1938, Fondane est mobilisé en 1940. Démobilisé pour raisons de santé, il retrouve en février 1941, dans sa chère rue Rollin, sa femme et sa sœur aînée. Fondane ne change pas de domicile malgré les exhortations de sa famille et de ses amis. Il ne porte pas l'étoile jaune. Il se refuse à prendre des précautions excessives. Il

est arrêté en même temps que sa sœur Line, à la suite d'une dénonciation, le 7 mars 1944. Sa femme réussit à obtenir sa libération en tant qu'époux d'une aryenne, mais ne peut obtenir la libération de sa sœur. Fondane refuse d'être libéré sans elle. Il est interné à Drancy. Sa dernière lettre, transmise par une voie clandestine, contient des indications précises pour la publication de son œuvre. Il y rappelle un vers de son poème *Titanic* : « Le voyageur n'a pas fini de voyager ». Et il ajoute : « C'est pour demain, et pour de bon ». Le lendemain, le 30 mai 1944, il est déporté à Auschwitz.

C'est seulement en octobre 1945 que son épouse saura officiellement que Fondane avait été assassiné l'année précédente. Grâce aux témoignages de certains rescapés, on sait qu'il resta jusqu'au bout l'homme qu'il avait été. Il trouva le moyen de poursuivre des discussions passionnées avec d'autres détenus et sa prodigieuse mémoire poétique lui permit de réciter Baudelaire, inlassablement. La dernière image que nous ayons de lui nous est livrée par André Montagne : « Le lundi 2 octobre 1944, dans l'après-midi, les camions vinrent chercher ceux qui avaient été désignés pour la chambre à gaz. Je vois encore Fondane sortir du block, passer très droit devant les SS, fermant le col de sa veste pour se protéger du froid et de la pluie, monter dans le camion. »⁴

Dans une lettre du mois d'août 1943 à Georges Ribemont-Dessaignes, Fondane écrivait : « Nous verrons bien vers 1980... ou nous ne verrons rien du tout ».⁵ ☺

³ Publié dans *Les Cahiers du Sud* en mai 1939.

⁴ André Montagne, « Les derniers jours de Benjamin Fondane », *Les Lettres Françaises*, 26 avril 1946.

⁵ Lettre conservée dans le Fonds Fondane de la Bibliothèque Jacques Doucet.

Le monde se brise en morceaux¹

*Le monde se brise en morceaux, en une poussière d'êtres
parmi la lumière ancienne,
où es-tu donc qu'on te le montre
sordide étudiant, herboriste, alchimiste,
gros trafiquant de vide,
pendant que les planètes cousent leurs toiles d'araignées
aux commissures de ton œil ?*

*Le monde se brise en morceaux comme une boule magique
mais où sont-ils donc les poissons, les tessons
les géographies sensibles,
Les fleuves d'un côté, les sciences bâtardes de l'autre,
nous avons emporté avec nous tous les échantillons,
une mèche de chaque espèce,
l'amertume émouvante des grands regards humains,
un peu de poil de chaque chose,
un peu d'écume de chaque être.*

*La Terre déjà se retire avec ses métaux et ses feux.
Quelques têtes surnagent, mais c'est bientôt fini,
parmi la lumière ancienne.
Où sont à présent, Destruction, tes voluptés singulières,
les meurtres délicats de l'amour,
les cités bâties de viandes
la vie bâtie de loques,
les dieux dont on buvait le sang
et cette folie de gens qui cherchaient dans les chiffres,
comme penchés sur une eau sale,
une ligne à la main,
le poisson aux paupières ouvertes du néant ?*

*La mort chimique a tout balayé dans le vide
le monde se brise en morceaux sous le regard ancien,
holà les gars, faut vous grouiller,
faut enlever la passerelle,
que pleuve le Temps maintenant,
qu'elle rouille l'Eternité,
la vie est avec moi, une lampe de chaque vie,
j'ai une mèche de chaque vie,
née à la mort, enlevée à la mort,
promise à une seconde vie,
parmi la lumière ancienne.*

*Que périsse le monde !
J'ai d'autres chats à fouetter...*

¹ Poème retrouvé parmi des brouillons de *Titanic*.

Encore une journée qui s'en va²

*Encore une journée qui s'en va comme un sac de farine,
Moulin du temps vermoulu où s'entassent les sacs,
les sacs des jours dont la farine est rance,
les roues n'ont guère fini de briser l'eau revêche,
la longue, l'obstinée résistance de l'eau
qui se jette sur le peigne des roues,
fouette le mouvement,
et surveille la longue et lente destruction
amorcée à l'aurore perfide du chaos.*

*Encore une journée qui s'en va, sous l'œil des araignées.
Je sens que je devrais m'opposer à sa fuite,
que je devrais entrer dans le conflit des forces,
empêcher cet horrible écoulement du temps,
sonner à toutes les portes,
appeler au secours les forces somnolentes,
faire gicler le sang qui dort sous l'habitude,
prendre une part vivante au drame qui se joue
et dont je suis l'enjeu –
être celui qui dit à l'eau qui coule : NON,
et point l'arbre passif qui pleure au bord des eaux,
fuyantes, du sommeil.*

*Encore une journée qui s'en va, une journée carnivore
et l'ai-je retenue ?
J'ai dormi. Et pendant mon somme, j'ai vieilli.
Ma paresse, ce vieux serpent qui me conseille
m'a dit, comme toujours : « Attendons à demain.
Ces changements sont lents, si lents, on a le temps –
les forces sont inégales,
bouger, c'est dépenser cette énergie exacte
dont tu auras besoin, demain, pour te lever
et rayonnant, forcer les anges du néant.
Demain, il est encore temps, allons dormir :
cette journée qui s'en va fera place à une autre,
à une autre qui point, qui vient, qui sera là,
et qui, dans sa beauté explosive, sera
ta journée de réveil, terrible et décisive ».*

² Poème retrouvé parmi des brouillons de *Titanic* et supprimé dans sa dernière version.